

Vous pensez bien que mes détracteurs, à l'égard de ce que je sous-entends, ne m'épargneront pas ; à cela, comme me l'avoua un ami, au regard de ce que nous sommes, comme au regard de nos réalisations, il paraît plus confortable d'accompagner nos torts que de se décider à se caler à leurs contraires.

Si une prise de conscience digne de ce nom, mettant en avant cette absence qui nous occupe, comme ce déficit qu'elle nous inflige, privant tout ce que nous concevons de tenir debout, celle-là intégrée, aurions-nous la volonté de prendre notre histoire à rebours, et plus encore, si nous en manifestions l'intention, disposerions-nous de la force nécessaire pour conduire jusqu'à son terme cette entreprise, en sachant que nous sommes dorénavant les enfants de cette même histoire et qu'elle dispose à présent de quoi nous dévorer, si nous envisagions de la prendre à revers.

D'ailleurs, ces quelques-uns vantant les mérites d'une décroissance, promulguent cette dernière en usant en quelque sorte d'arguments de surface ; à qui que ce soit, vous pouvez lui recommander de cesser son activité si celle-ci génère tellement de préjudices qu'elle le met en péril, mais pointer du doigt les dégâts en question, même si la démarche peut s'avérer

dissuasive, celle-ci ne saurait pour de bon faire office d'explication.

Nous ne fonctionnons pas, et l'inventivité qui est la nôtre est très exactement le prolongement de ce dysfonctionnement, d'autant plus inventive pour devoir sans cesse compenser ; reste, pour considérer ce tout là comme judicieux, cette faculté nous permettant non pas de croire — la croyance n'étant pas un état en capacité de se constituer à partir d'elle seule — mais, dans son cas, par opposition, en l'occurrence au réel ; ainsi croyons-nous d'autant plus que nous ne disposons plus, à nouveau, des moyens pour admettre ce qui est très exactement à hauteur de ce qu'il est.

Si le personnage principal de mon roman intitulé « Les pauvres cons » choisit de vivre dans un désert, c'est en priorité parce qu'en ces lieux, il sera là moins tenté de faire que partout ailleurs.

Encore et encore, je suis désolé de me montrer à ce point répétitif, mais cette absence en nous nous fait, sur un plan existentiel, comme boiteux ; ce constat admis, soit nous nous alignons à ce qui est, en usant comme influence de base de la nature, tout en veillant en son sein à ne toucher à rien, mais nous autres,

humains des sociétés dites avancées, nous ne disposons plus du corps voulu pour un tel retour, à moins que celui-ci soit entrepris sur autant de générations que nécessaire ; après tout, dans le souci de sauver notre espèce, n'organiserions-nous pas une déconstruction de ce que nous avons élevé jusqu'à cette heure, étalée sur mille ans.

Ou alors nous tentons de rivaliser avec la nature, en concevant une structure générale à notre service, n'ayant pas besoin d'être ravitaillée en carburant, générant des déchets sachant ne pas en être, une structure ne réclamant pas d'entretien tout en ne tombant jamais en panne, un genre de forêt sur le plan du fonctionnement ; mais je redoute que celle-ci ne soit, en définitive, humaine trop humaine ; pour parvenir à nos fins, il nous faudrait jouir en nous d'une puissance synonyme de complétude absolue, d'une inventivité n'obéissant surtout pas à elle-même, et d'un réalisme ne conférant de l'intérêt qu'à ce qui est, en ne sachant plus croire de façon très équivalente ; peut-être, mais ai-je besoin de vous dire que nous sommes loin du compte.